

3.1. UNE MARCHE D'APPROCHE ÉPROUVANTE : LA MONTÉE À LA HUTTE DE JACINTO

Ecrit par : Jean-Yves BIGOT

Nous avons dormi à Granada (Chachapoyas, Amazonas, Pérou) dans la maison de Dario (alt. 3000 m) et sommes fins prêts pour partir à l'aventure le 7 septembre 2019. Le but de notre venue est la découverte de cavités inconnues constituant les têtes de réseau du bassin hydrographique souterrain du Rio Negro. Certes, ce réseau n'existe pas encore ; mais Dario et sa famille le savent depuis des lustres : les rivières disparues au fond de la Planura del Pico del Oro (alt. 3260 m env.) réapparaissent à la source du Rio Negro (alt. 870 m), quelques dizaines de kilomètres plus loin.

Les raisons de notre présence à Granada se justifient par notre intérêt constant pour les cavités du massif d'Alto Mayo (San Martín), un massif karstique hors normes situé à plus de 30 km à l'est de Granada. La puissance des émergences de l'Alto Mayo nous a conduits à nous intéresser à leur bassin versant. Au fur et à mesure des connaissances acquises, sur le terrain ou par le biais de suivis hydrologiques, nous avons pu appréhender l'énorme surface drainée par le bassin du Rio Negro (jaugeage à 19 m³/s en 2015). Nous sommes maintenant convaincus que les confins du bassin versant du Rio Negro se situent vers Granada, quelque part à la limite des régions Amazonas et San Martín (fig. 1).

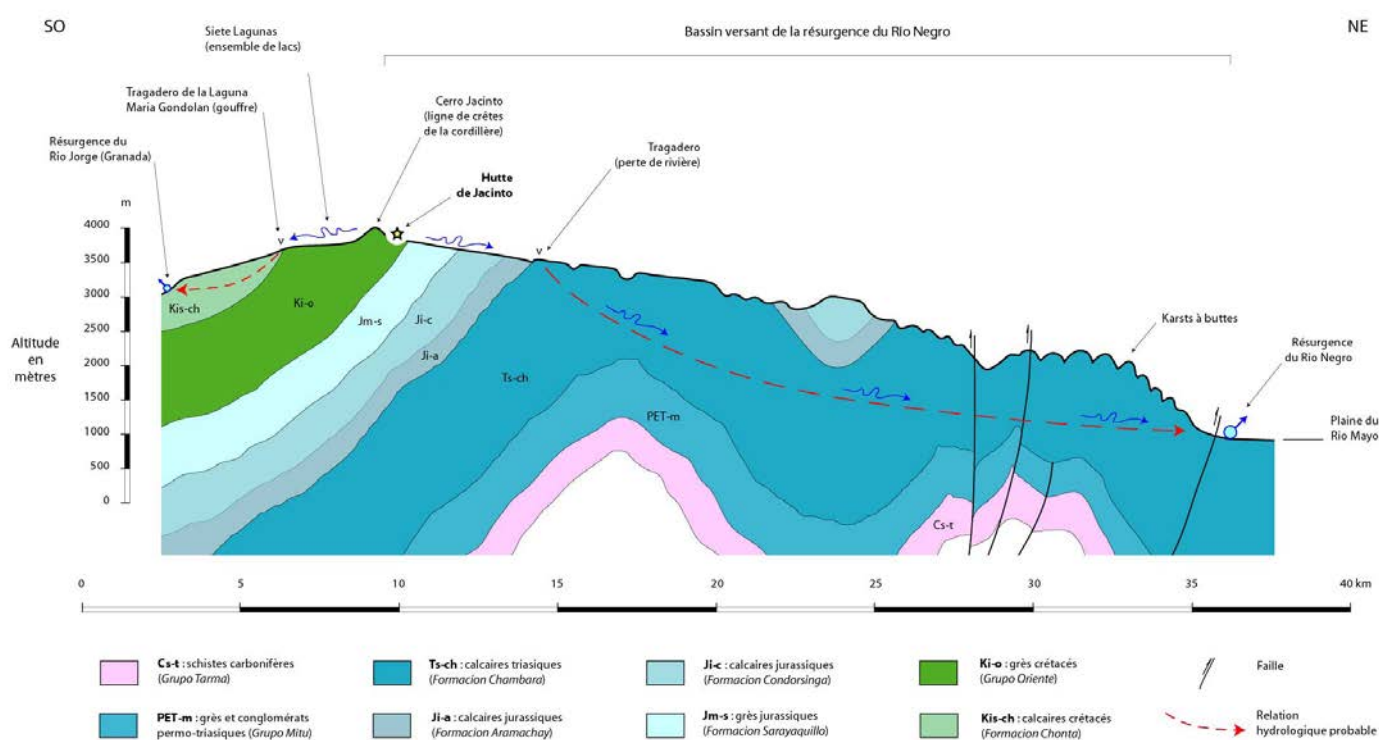


Fig. 1. Coupe géologique simplifiée du bassin versant du Rio Negro et des hautes surfaces de Granada.

Nous avons en poche quelques vues satellitaires (Google earth) de phénomènes karstiques (fig. 2), comme des Tragaderos ou pertes de rivières aériennes ; notre objectif premier est de les explorer.

L'an dernier une petite équipe, guidée par Dario, a tenté d'atteindre la zone des Tragaderos (pertes), mais les distances étaient trop grandes et l'équipe n'a pu atteindre que les « Siete Lagunas », une zone de lacs et de tourbières. En réalité, nous n'avons aucune idée des distances à parcourir.

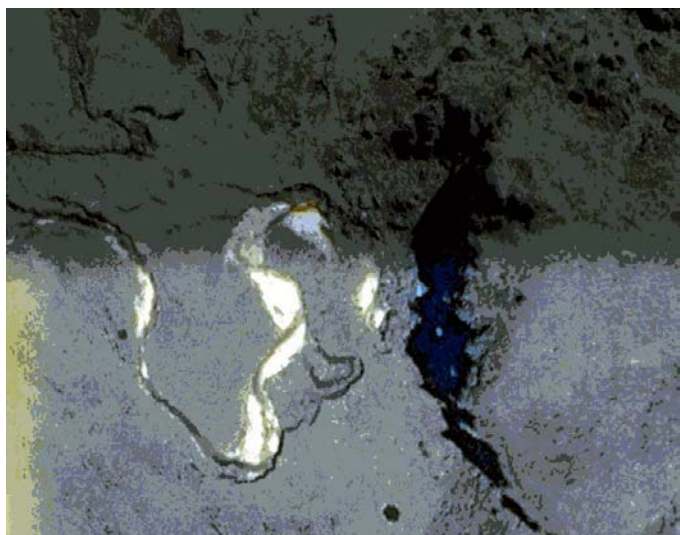


Fig. 2. Vue satellitaire du Tragadero de la Planura del Pico del Oro d'après Google Earth

Certes, Dario connaît très bien les lieux, mais son appréciation des distances et du temps pour les parcourir est différente de la nôtre. Par exemple, il est difficile d'obtenir des indications précises comme un pointage sur une carte.

Des Siete Lagunas, nous savons seulement que la limite de partage des eaux, qui sépare le bassin de Granada (Amazonas) et de celui du Rio Negro (San Martín), se trouve plus loin encore, quelque part derrière une chaîne de montagne en un lieu nommé Jacinto. Par chance, il se trouve que Dario est propriétaire de pâtures et de lacs à Jacinto, et qu'il a même ensemencés de truites. La connaissance et les descriptions fournies par Dario nous ont convaincus d'organiser une reconnaissance pour approcher les pertes ou Tragaderos repérés sur les vues satellitaires. Ainsi, est née l'idée d'une expédition de plusieurs jours dans les montagnes de Granada. Dario nous montre sur son téléphone portable les photos de la hutte qu'il a construite à Jacinto. C'est super et on s'imaginerait déjà là-bas. Dix bêtes seront nécessaires pour acheminer notre matériel (fig. 3).

Nous sommes neuf spéléologues à tenter l'aventure : Xavier, Constance, Bernard, Josiane, Patrice, Tonio, Jean-Denis, Gino et moi, auxquels il faut ajouter deux guides permanents, Dario et Mario, ainsi que deux cuisinières, Marta et Enita. Aujourd'hui, des mulétiers se sont joints au groupe, le tout formant une longue caravane qui s'étire sur le sentier.



Fig. 3. Les bêtes sont bien chargées ; sans elles, aucune reconnaissance n'est possible (JYB)

Les premières heures de marche sont agréables, car les sentiers sont bien tracés. Il se trouve que je connais une partie de l'itinéraire, car j'ai participé l'an dernier à la reconnaissance jusqu'aux Siete Lagunas. Mais cela ne constitue pas un avantage, car j'imagine que je suis déjà à Jacinto...

De Granada, l'itinéraire passe par le pont piétonnier de Canchi, puis longe des murs et fonds de cabanes préhispaniques en empruntant des sentiers comodes (fig. 4) jusqu'à une zone plus humide dans la vallée glaciaire de Maria Gondolan (fig. 5).



Fig. 4. Dario marche en tête de la colonne, bercé par les musiques rythmées de son poste de radio (JYB)



Fig. 5. La vallée glaciaire de Maria Gondolan (JYB)



Fig. 6. Nous sommes contents d'avoir atteint les Siete Lagunas (alt. 3600 m) (JYB)

Enfin, nous apercevons les Siete Lagunas où nous nous croyons déjà arrivés... On pose pour une photo (fig. 6) devant des lacs immenses que les nuages vont bien vite soustraire à notre vue.

Nous ne sommes qu'au début de nos peines. À partir de ces lacs, nous devons sans cesse monter vers un col à plus de 3700 m. En outre, les touffes d'herbe qui poussent au fond de zones humides ne facilitent pas la progression, car il faut être vigilants et bien poser le pied sur les formes en relief pour ne pas tomber dans un trou d'eau. Le paysage est essentiellement constitué de tourbières qui monopolisent toute notre attention. En cas de chute, il peut arriver que l'eau ou la boue passe par dessus les bottes. Avec toutes ces difficultés, la colonne se distend et les mules prennent définitivement l'avantage (fig. 7).

Jusqu'à présent, nous avons bien supporté les effets indésirables de l'altitude, mais après les Siete Lagunas, l'air commence à manquer. L'effort à produire devient plus intense et chacun finit par adopter son propre rythme en adéquation avec ses capacités physiques et respiratoires. C'est ainsi que les muletiers, indifférents

à l'altitude, suivent leurs bêtes qui caracolent en tête, laissant derrière eux les moins entraînés d'entre nous. Cependant, Dario reste aux côtés de ceux qui marchent plus lentement, afin de leur indiquer le chemin. Car dans ces montagnes où les sentiers sont rares, l'orientation est un vrai problème qui s'est posé à bon nombre de distancés.

Aussi, dans la montée au col c'est chacun pour soi ; il faut avancer mais la machine humaine peine à le faire. On se retourne pour voir où est l'autre, celui qui suit ; et on a en ligne de mire, celui qui se trouve devant. Je franchis le col à 3777 m marqué par quatre coquerets du Pérou, des fruits que m'a laissés Jean-Denis sur un rocher. Car on ne s'attend pas et je vois mes camarades s'éloigner. Mieux entraînés, Jean-Denis, Gino et Tonio parviennent à suivre les mules. Je n'ai pas leur condition physique et renonce à forcer le pas pour les rejoindre.

Derrière le col, je prends conscience de l'immensité des paysages andins. Les séries monoclinales d'âge crétacé se répètent à l'horizon, comme dans une mise en abyme (fig. 8).



Fig. 7. Dans la montée au col, les mules prennent l'avantage et vont nous distancer (JYB)



Fig. 8. Depuis le col, on assiste à une mise en abyme des sommets qui se répliquent à l'horizon (JYB)

Cela donne le vertige, car après la vallée qui s'ouvre devant moi, on devine une autre vallée et d'autres montagnes de formes similaires. Ici, on peut perdre tous repères et s'imaginer sur une autre planète... Heureusement, je suis toujours sur la Terre et j'ai encore mes camarades dans mon champ de vision. Le sentier est glissant et pentu et je ne peux presser le pas sans prendre le risque de tomber. Je mesure à chaque instant la distance toujours plus grande qui me sépare d'eux. Au sommet d'un à-pic, je les aperçois en bas, mais j'ai perdu le sentier...

Je mémorise leur position en m'aidant des reliefs remarquables avant qu'ils ne disparaissent derrière des rochers. Certes, je m'efforce de ne pas les perdre de vue,

mais j'ai du mal à les suivre. Je décide de ne pas chercher le sentier et d'avancer pour descendre directement dans la pente abrupte (fig. 9). Plus bas, je retrouve le sentier emprunté par les mules. Mais après l'avoir suivi un temps, je me retrouve dans la même situation que tout à l'heure : je perds le sentier et un versant pentu se présente devant moi.

Au loin, les mules ont définitivement disparu et ne me permettent plus de m'orienter. Il n'y a pas d'autres solutions que descendre encore droit dans la pente. Les blocs cubiques de calcaires gréseux qui affleurent me permettent cependant d'avancer sans risques inconsidérés.



Fig. 9. Les mules empruntent des sentiers que je n'ai pu retrouver. Tant pis, je descendrai directement au fond de la dépression pour les rejoindre (JYB)



Fig. 10. Dans l'immensité du paysage, un relief familier (le bosquet de Selva alta de la Laguna del Tigre) vient guider nos derniers pas vers la hutte de Jacinto (JYB)

Fatigué, je fais une pause au pied du versant. Le mental faiblit un peu ; je suis bel et bien distancé, mais j'ai aperçu Patrice derrière moi qui me suit de près. Je l'attends et nous mangeons ensemble quelques fruits secs et des mandarines. Il me dit que lui aussi a perdu le sentier plusieurs fois : ce qui me rassure un peu. Maintenant nous sommes deux, ainsi il sera plus facile de trouver le chemin qui mène à la hutte de Jacinto. Après avoir longé quelques petits lacs, nous nous persuadons mutuellement que nous sommes sur le bon sentier. Puis au loin, j'aperçois un bosquet de Selva Alta accroché aux pentes d'une montagne (fig. 10).

Je reconnais aussitôt ce bosquet et la falaise qui le domine. Certes, je ne suis jamais venu ici, mais j'ai mémorisé les images que m'a présentées furtivement

Dario sur son téléphone portable. Sur ses photos, on pouvait voir la hutte de Jacinto et en arrière-plan le bosquet et la falaise blanche de la Laguna del Tigre. Nous savons maintenant que nous ne sommes pas loin du but et nous nous dirigeons confiants vers ce point presque familier du paysage.

Après quelques minutes, nous dominons un espace ouvert où paissent tranquillement des mules et des chevaux ; c'est la hutte de Jacinto éclairée par un rayon de soleil improbable (fig. 11).



Fig. 11. La hutte de Jacinto apparaît enfin, son toit de paille bien éclairé par un soleil capricieux (JYB)